


Roman


ANONYMOUS



APOCALYPSE



À L'OMBRE DU SOLEIL NOIR

Pygmalion 



*Êtes-vous prêts pour la fin
du monde?*

APOCALYPSE

Professeur d'histoire des religions et de paléographie à Paris, Michel reçoit un message surprenant du père Alexis, vieil archiviste du monastère de Patmos. Accompagné de l'une de ses collègues, Sofia, Michel s'embarque pour la Grèce.

Le père Alexis prétend que l'Apocalypse de saint Jean que nous connaissons recèle un message secret. Grâce à ses recherches, le prêtre est parvenu à rétablir le texte dans son intégralité... pour y découvrir la date exacte de la fin du monde.

Incapable de conserver pour lui seul cette inquiétante révélation, il souhaite la transmettre à son ami. Mais, avant d'avoir pu lui livrer ses dossiers, le père Alexis est sauvagement assassiné.

Michel et Sofia se mettent alors en quête de l'Apocalypse disparue... avant l'apocalypse.

Après *Anonymous*, Édouard Brasey récidive à visage découvert en proposant un nouveau roman, à la lisière entre la fiction et la réalité.

Apocalypse

DU MÊME AUTEUR

Anonymous, Pygmalion, 2016

Anonymous

Apocalypse
À l'ombre du Soleil noir

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2018.

ISBN : 978-2-7564-2203-9

*Moi, Jean, votre frère et votre compagnon
dans l'épreuve, la royauté et la persévérance
en Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos
à cause de la Parole de Dieu
et du témoignage de Jésus.
Je fus saisi par l'Esprit au jour
du Seigneur, et j'entendis derrière moi
une puissante voix, telle une trompette,
qui proclamait : Ce que tu vois,
écris-le dans un livre.*

Apocalypse 1 : 9-11

Patmos, 95 après Jésus-Christ

— Et voilà que le septième sceau est brisé. Je vois sept anges flamboyants porteurs de sept trompettes... Ils sont devant le trône de Dieu. Un autre ange prend un encensoir posé sur l'autel... Il le remplit de braises et de feu et le déverse sur la Terre. Tonnerre, éclairs, séismes ! J'entends la colère de Dieu ! Écris, Prochore, écris...

Prochore transcrit aussi vite qu'il le peut les visions du vieillard. Au-dehors, l'orage se déchaîne, comme c'est souvent le cas dans ces îles perdues au bout du monde, surtout à cette époque de l'année où les jours se font courts. Le ciel est d'encre, les vagues déchaînées montent à l'assaut des rochers en hennissant, voilées d'écumes, pareilles à des cavales rendues folles par les mugissements du vent. Un vrai temps de fin du monde. Le prophète s'en s'inspire peut-être, qui sait ? D'où lui viendraient, sinon, ces terrifiantes images ? De Dieu, certes, ou des anges, pourquoi

pas ? Prochore veut bien y croire, bien qu'il ne partage pas la même approche de la religion. Pour lui, le message divin se niche dans les textes, les paroles des sages rapportées par d'authentiques témoins les ayant fréquentés, les écrits dignes de foi, non dans les fantasmagories échevelées produites par une imagination débridée. Mais il n'a pas son mot à dire. Il est au service du vieil homme qui vaticine et gesticule, qui tantôt s'agenouille, tantôt lève les bras au ciel et lance ses invectives et ses imprécations vers d'invisibles ennemis. Il doit s'acquitter sans broncher de la mission qui est la sienne : écrire sous la dictée de son irascible maître saisi par des transes divinatoires.

— Le premier ange embouche son instrument et un son clair et tranchant s'en échappe... Et voilà que de la grêle est précipitée sur Terre avec du feu mêlé de sang ! Le tiers de la Terre périt dans les flammes et, avec elle, un tiers des arbres et de la végétation ! Écris, Prochore, écris !

Il écrit, Prochore, il écrit, même s'il ne comprend rien à ce qu'il rédige. Il ne cherche pas à maîtriser la course de son calame grattant le parchemin. Il est le scribe, l'humble copiste qui se plie docilement à la narration d'un autre, sans rien y ajouter ni y retrancher. Si un jour ces feuillets noircis à toute allure trouvent un public, ce ne sera pas son nom que les lecteurs prononceront pour invoquer leur auteur, mais celui de l'inspiré qui entend des voix et contemple des anges cachés dans les anfractuosités de cette grotte où ils se sont réfugiés voilà quelques mois.

Jean est le nom du maître. Il tient à ce qu'on le sache. « Moi, Jean, je me trouvais dans l'île de Patmos lorsque je fus ravi en esprit au jour du Seigneur. » Ainsi commence son récit, tel que Prochore l'a couché sur papier. Pourquoi une telle insistance à être reconnu comme l'auteur de ces lignes ? Ne dissimulerait-elle pas quelque vanité ? « Moi, Jean... » Et puis, à quoi cela peut-il lui servir ? Des Jean, ce n'est pas ce qui manque. Comme les Pierre ou les Paul. Comment, en ce cas, le distinguer des autres Jean illustres ? À commencer par le disciple préféré du Christ... À moins qu'il ne s'agisse du même homme ? Le prophète est si vieux qu'il pourrait avoir connu Jésus. Il n'en parle jamais, toutefois, pas plus qu'il ne fait mention de cet Évangile qui circule dans la région d'Éphèse et qui porte également son nom.

Un coup de tonnerre retentit dans le ciel déchiré. Prochore sursaute, mais pas Jean, tout habitué qu'il est de phénomènes surnaturels dépassant de loin les perturbations météorologiques s'acharnant sur Patmos.

— Écris, Prochore, écris ! Le deuxième ange fait résonner sa trompette. Une gigantesque montagne de feu tombe dans la mer dont le tiers se transforme en sang... Un tiers des poissons et un tiers des navires disparaissent.

Prochore étouffe un soupir. Il est jeune encore, il a la vie devant lui, qu'il aimerait vouer au contentement du corps et de l'esprit, au lieu de grelotter de froid dans cette grotte humide gîlée par les intempéries, à remplir des feuilles entières de scènes délirantes. A-t-on vu que le tiers de la terre et le tiers de la mer

aient été en un instant détruits ? Car Jean semble être le témoin privilégié de ces catastrophes effroyables. Mais où toutes ces horreurs sont-elles censées se dérouler ? À moins qu'il ne s'agisse de prévisions d'événements à venir ? Prochore se perd dans la chronologie de ces évocations démentielles.

— Le troisième ange joue de la trompette. Voici qu'une étoile immense tombe du ciel, pareille à une torche embrasée... Un tiers des fleuves et des sources est touché par l'étoile et leurs eaux deviennent amères et empoisonnent les hommes.

Jean s'est tourné vers son docile disciple, les yeux écarquillés sur des iris translucides pareils à ceux des poissons morts. Car le vieil homme est aveugle ; il a besoin qu'un autre que lui note les images que lui envoient les anges – à moins qu'il ne s'agisse de son imagination. Jean est un voyant qui ne peut contempler que l'au-delà, non le monde réel qui s'étend autour de lui.

Parfois, Prochore se prend à douter de sa santé mentale. Aucun être sain d'esprit ne préférerait de sang-froid de pareilles absurdités. Lui en serait incapable. Pourquoi Jean cherche-t-il ainsi à jeter ses contemporains dans l'effroi ? Quel but secret poursuit-il ? Il pourrait se confier à son compagnon d'infortune au lieu de lui assener ces commandements implacables : « Écris, Prochore ! » S'ils se trouvent relégués sur cette île quasiment déserte, c'est parce qu'ils sont chrétiens et, de ce fait, en butte aux persécutions de l'Empire romain qui honore de faux dieux. Même les empereurs sont divinisés de leur vivant, tel ce Domitien qui s'est donné le

titre de « Dominus et Deus ». Ces cultes sont particulièrement présents en Asie Mineure, où Jean est venu apporter la bonne parole. C'est là que Prochore l'a rencontré et s'est mis à son service. Mais les exhortations à se convertir clamées par le vieillard l'ont vite fait remarquer par la police de l'empereur qui a choisi de l'isoler sur ce morceau de roche en pleine mer – Prochore avec lui. Et ce n'est pas à l'aide du brûlot qu'il est en train de dicter qu'il va plaider sa cause auprès des instances impériales !

— Le quatrième ange sonne de la trompette. Le tiers du soleil est obscurci, et le tiers de la lune, et aussi le tiers des étoiles... Mais voici qu'un aigle s'envole au zénith et clame de sa voix forte : « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la Terre à cause des sonneries de trompette des trois anges qui restent ! »

Jean s'écroule à terre, épuisé. Il est d'une maigreur inquiétante, son visage est émacié, son front pâle et son crâne dégarni. Il use le peu de vie qui lui reste à dicter ce livre empli de bruit et de fureur. En cet instant, Prochore a presque pitié de son maître. Il aimerait lui conseiller de s'adonner à une activité plus saine et plus utile, comme la culture de l'olivier ou celle du fruit de la vigne. Mais il sait d'avance que toute tentative serait vaine. Jean n'est pas un homme comme les autres ; il est un prophète, entièrement dévoué au message qu'il croit devoir transmettre à une humanité qui ne lui a pourtant rien demandé.

Le tonnerre s'est calmé, remplacé par une pluie diluvienne qui martèle les parois de la grotte obscure. Prochore interrompt son écriture et en profite pour

interroger le visionnaire hors d'haleine qui mène son combat contre des monstres surgis de son seul esprit :

— Maître, cet ouvrage si important et qui vous demande autant d'énergie et de labeur, comment allez-vous l'appeler ?

Jean se redresse.

— Je le nommerai *Le Livre de la Révélation de Notre Seigneur Jésus-Christ*, « Apocalypsis » en grec. Le livre de l'Apocalypse.

LUNDI

APOCALYPSE MOINS 7 JOURS

*Et j'entendis une grande voix qui,
du temple, disait aux sept anges :
Allez et répandez sur la Terre
les sept coupes de la colère de Dieu.
Et le premier partit et répandit
sa coupe sur la Terre. Un ulcère malin
et pernicieux frappa les hommes qui
portaient la marque de la bête
et qui adoraient son image.*

Apocalypse 16 : 1-2

*De nos jours, paroisse orthodoxe russe
Saint-Dimitri, Paris*

Michel Samarcande fut réveillé par le tintamarre lancinant d'une bétonnière malaxant du mortier dans sa gueule béante et les déflagrations des marteaux-piqueurs. Depuis quelques semaines, c'était comme cela chaque matin. Habituellement, seul le chant des oiseaux aidait Michel à sortir du sommeil. Ils se perchait sur les branches des arbres qui enveloppaient de leur ombre les bâtiments de ciment recouverts de panneaux de bois et étreignaient de leurs bras la petite église russe surmontée d'un bulbe bleu prolongé d'une croix d'or. Depuis bientôt un siècle, la paroisse orthodoxe russe Saint-Dimitri incarnait dans le cœur du V^e arrondissement de Paris un havre de quiétude et de paix. Ce temps était désormais révolu. Les locaux étaient devenus vétustes et surtout dangereux. Des infiltrations d'eau rongeaient le sol et les constructions menaçaient de s'écrouler d'un jour à

l'autre. La mairie avait pris un arrêté enjoignant les locataires du saint lieu à déménager sans délai tout en les contraignant à engager d'importants travaux qui dureraient au moins deux ans.

Michel sauta à bas de son lit étroit qu'il ne partageait avec personne et, vêtu d'un pyjama à raies délavé, se dirigea vers la petite cuisine. Il fit chauffer de l'eau et versa quelques feuilles de thé Earl Grey au goût russe dans une théière en terre cuite, culottée de tanin, à laquelle il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Il beurra deux tartines avant de laisser couler à la surface une nappe de miel liquide et sombre qui embaumait le châtaignier. Lorsque la bouilloire commença à siffler, il l'arrêta et arrosa le thé noir. Le petit-déjeuner répondait invariablement au même rituel savamment éprouvé. C'était important de commencer la journée par des actes simples et familiers. Si on ne savait jamais comment les choses allaient tourner, au moins pouvait-on compter sur ces quelques repères. C'était toujours ça.

Michel avait allègrement dépassé la quarantaine et enseignait dans un institut orthodoxe l'histoire des religions et la paléographie, à savoir l'étude des écritures manuscrites anciennes. Il avait le privilège de louer cette minuscule maison située dans l'enceinte de la paroisse, composée d'un salon, une chambre, un bureau, une cuisine et un coin douche. Le tout n'excédait pas les trente mètres carrés mais, à Paris, ce genre d'habitation représentait un luxe inimaginable. Il serait contraint de quitter à regret les lieux avant la fin de l'été. Il ne s'imaginait pas vivre ailleurs et retardait

chaque jour l'improbable recherche d'appartement à laquelle il était condamné. Il lui faudrait renoncer à ce foyer auquel il était attaché, s'habituer à avoir des voisins et supporter le ronflement des voitures, s'exiler peut-être en banlieue. Il préférait ne pas y penser. Il savait que plus il attendrait, plus sa quête serait difficile, voire vouée à l'échec, mais il ne parvenait pas à s'y mettre. À l'idée d'abandonner son petit paradis posé à dix mètres de l'église et du jardin qui la jouxtait, il était parfois tenté de remettre en question l'existence de Dieu. Le Créateur, par définition infiniment bon, ne pouvait priver ses fidèles serviteurs de la chaumière où ils œuvraient pour honorer sa gloire. Sinon, à quoi servait la prière ? Autant être athée, comme Sofia.

Cette dernière était la meilleure amie de Michel. En tout bien tout honneur. Célibataire, elle aussi, mais avec vingt ans de moins. Il avait rendez-vous avec elle le jour même pour déjeuner. Il se réjouissait déjà de cette rencontre qui, comme la préparation du thé et les tartines au miel, faisait partie de ses douces habitudes. Car Michel revendiquait le fait d'être un homme d'habitudes, presque de routine. Rien ne l'angoissait plus que les imprévus, les changements et les nouveautés. Il se nourrissait de choses simples qui pour être réellement désirables devaient se répéter avec la régularité d'une horloge. La tasse de thé, les tartines de miel, les cours donnés dans la vaste salle située en dessous de l'église russe, les offices orthodoxes du soir et du dimanche matin, les déjeuners avec Sofia. Loin de se lasser de ces moments identiques les uns aux autres, il y puisait un contentement et un ravissement qui se bonifiaient avec

le temps. Pour qu'un vin vieillisse bien, il ne faut pas l'agiter sans cesse ou le changer de cave. Un homme, c'est la même chose. En tout cas, un homme tel que Michel.

Après avoir pris sa douche et s'être brossé les dents – il se laissait pousser la barbe ainsi que les cheveux serrés dans un catogan, comme le faisaient la plupart des orthodoxes –, il s'habilla d'un pantalon en toile, d'une chemise sans manches et de sandales en cuir ouvertes – la canicule sévissait dans la capitale –, sorti de la maisonnette en se contentant de tirer la porte derrière lui – il ne fermait jamais à clé, la protection spirituelle du lieu suffisait à éloigner les cambrioleurs – et se rendit au deuxième étage d'un bâtiment près de l'église.

Le père Basile était déjà là. Prêtre de la paroisse, il maîtrisait parfaitement le français, mais son accent trahissait ses origines russes. En France, la plupart des orthodoxes étaient issus de la diaspora issue des pays d'Europe de l'Est, privés durant des décennies de religion. L'orthodoxie était à leurs yeux, plus encore qu'une foi, une sorte de famille d'esprit. Parmi ces Russes, ces Slovènes, ces Tchèques, ces Croates, ces Roumains, ces Grecs et ces Monténégrins se comptait une infime proportion d'autochtones convertis à l'Église d'Orient. Michel Samarcande était l'un d'eux.

— Entre, Michel ! Tu as une mine réjouie, ce matin, grâce à Dieu ! le salua le père Basile en l'embrassant par trois fois, selon la coutume.

C'était un homme grand et droit qui avait dépassé la soixantaine, le visage rayonnant en permanence

d'un sourire, les yeux brillant derrière ses petites lunettes cerclées, les cheveux et la barbe à peine grisonnants. Marié, comme tous les prêtres de sa confession, il présidait aux destinées d'une famille de cinq enfants. Malgré les lourdes responsabilités que représentaient pour lui ses différentes fonctions, il affichait toujours une gaieté et un entrain communicatifs et ne se plaignait jamais. « Les anges aiment rire ! » répondait-il lorsqu'on lui demandait les raisons de cette bonne humeur permanente.

— Je n'arrive pas à me faire à l'idée de partir, avoua Michel en prenant place sur le fauteuil disposé en face. Tu es sûr qu'on ne peut pas rester encore un an ?

Le père Basile écarta largement les bras en signe d'impuissance.

— Tu sais comme moi que c'est impossible, hélas. En attendant, nous célébrerons le culte dans une autre paroisse, sans doute en proche banlieue. Ce ne sera pas la même chose, mais c'est ainsi.

— Et les travaux, qui va les payer ?

Le prêtre leva les yeux au ciel, y cherchant peut-être une réponse.

— Les caisses sont vides. De généreux mécènes se manifesteront peut-être. Le Seigneur pourvoira au reste.

— Et s'il n'y pourvoit pas ? interrogea Michel.

Le front du prêtre s'assombrit.

— Tout est écrit, Michel, pour qui sait être attentif aux signes. Nous entrons dans une période de grande tribulation. Je m'efforce de rester optimiste, car cela ne sert à rien de se lamenter, mais je dois

avouer que je suis inquiet. Nous vivons peut-être les derniers temps...

Michel marqua un instant de surprise. Le père Basile ne s'exprimait jamais à la légère, et s'il osait manifester ainsi son désarroi, il avait de bonnes raisons pour le faire. Pourtant, il n'était pas du genre à sombrer dans les discours millénaristes.

— Entends-moi bien, Michel. Je ne parle pas de la fin du monde provoquée par je ne sais quelle catastrophe, collision avec une météorite, explosion nucléaire, guerre bactériologique ou pandémie. Je songe aux derniers temps de la religion chrétienne. Les chrétiens d'Orient sont massacrés dans l'indifférence générale. Nous, on nous laisse la vie sauve, mais nous devons quitter ces lieux pour je ne sais combien de temps. Les fondateurs de cette paroisse sont venus ici car à l'époque, Paris incarnait la liberté, l'hospitalité, l'intelligence. Aujourd'hui...

Le saint homme acheva d'un geste évasif de la main. Michel ne l'avait jamais connu ainsi.

— Ce n'est tout de même pas l'Apocalypse, avança-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Mais le père Basile, d'ordinaire si prompt à rire, conserva son air sérieux.

— Il y a eu plusieurs Apocalypses au cours de l'Histoire, et il y en aura encore beaucoup. J'évoquais les pères fondateurs de cette paroisse. Tu sais qui ils étaient ? Des intellectuels, des artistes et des théologiens russes que la Révolution bolchévique de 1917 avait obligés à s'exiler. Lorsque les temps sont troublés, il faut accepter d'être loin de chez soi et de

ses certitudes tranquilles pour faire le point. Il faut prendre du recul et découvrir une autre vision des choses. Une vision inspirée. Cela s'accompagne toujours d'épreuves et de bouleversements. Après tout, Apocalypse ne signifie rien d'autre que « Révélation ». S'il y a une nouvelle révélation à mettre en lumière aujourd'hui, où faudra-t-il aller pour la comprendre et la livrer au monde ?

Le père Basile se tut, les yeux dans le vague. Il semblait avoir énoncé les réflexions qu'il se faisait à lui-même, sans chercher à obtenir l'approbation de Michel. Ce dernier aurait eu du mal à la lui donner. La seule idée de quitter l'enceinte de Saint-Dimitri le rendait malade. Alors, s'exiler au bout du monde en quête d'une nouvelle Apocalypse, il ne voulait même pas y songer. Heureusement, le père Basile revint sur terre et retrouva son sourire.

— Au fait, où vas-tu en vacances, Michel ? Tu devrais profiter de ton été avant la rentrée.

Michel sourit à son tour.

— Tu sais à quel point je suis casanier. Mes congés vont se limiter aux visites d'appartements, en espérant en découvrir un qui ne me dépayse pas trop.

— Que le Seigneur te guide, Michel ! Mais n'oublie pas que c'est lui qui sait mieux que nous où doivent aller nos pas.

Oui, Michel le savait. Il espérait juste que ses pas à lui ne dépasseraient pas le boulevard périphérique.

Encore troublé par les étranges paroles du père Basile, Michel longea le secrétariat de la paroisse où officiait Irène. Il lui fit un petit salut de la main en passant mais elle le héla :

— Eh, Michel! Ne t'en va pas si vite! Tu as du courrier...

— Du courrier? Je pensais que nous n'étions même plus inscrits sur la tournée du facteur...

— Une lettre de Grèce. J'ai reconnu les timbres. Et il y a l'en-tête d'un monastère...

Irène tendit la missive à Michel qui l'observa comme s'il s'agissait d'un manuscrit ancien trouvé au cours de fouilles.

— Je reconnais ce sigle. C'est celui de Saint-Jean-le-Théologien, à Patmos.

Il leva l'enveloppe à la lumière, cherchant à deviner quel était son contenu. Une sorte de superstition absurde l'empêchait de l'ouvrir tout de suite.

— Merci, Irène...

Il retourna dans sa maisonnette afin d'être tranquille pour prendre connaissance de cet envoi inhabituel. Il correspondait régulièrement avec des monastères orthodoxes situés en Grèce ou en Russie, bien entendu, mais après ce que le père Basile lui avait dit au sujet de l'Apocalypse, le fait de recevoir le même jour un pli provenant de Patmos – île sur laquelle Jean avait rédigé la sienne – lui paraissait relever d'un curieux hasard. S'agissait-il d'un signe, comme le suggérait le prêtre ? Il se raisonna en songeant que s'il devait apprendre l'imminence de la fin du monde, ce ne serait certainement pas par voie postale.

Il s'installa à son bureau et continua à soupeser la missive. Il alla même jusqu'à la flairer, humant un lointain parfum d'encens. Il étudia l'écriture petite et tremblée de l'adresse, inscrite à l'encre violette qui se détachait mal sur le fond bleu de l'enveloppe Air Mail. Il crut reconnaître son auteur. S'il ne se trompait pas, le message devait être d'importance, son correspondant supposé ne prenant que très rarement la plume – et uniquement en cas d'extrême urgence.

Il se décida enfin et, à l'aide d'un coupe-papier, décacheta l'enveloppe pour en sortir un feuillet si fin qu'il semblait fait de papier bible. Il alla directement à la signature. Comme il l'avait deviné, il s'agissait d'une lettre du père Alexis, le vieil archiviste du monastère de Patmos. Il le connaissait depuis des années et était allé lui rendre visite plusieurs fois par le passé. C'était une sorte d'ermite qui ne quittait

jamais la bibliothèque du saint lieu au sein de laquelle il conduisait des recherches dont il était le seul, avec Michel, à croire en l'utilité. Mais cela faisait quelques années qu'ils ne s'étaient vus ni n'avaient correspondu. Il faut dire que le père Alexis n'était plus de première jeunesse. Il devait bien être centenaire, ou pas loin. Vivre en Grèce conserve, surtout lorsqu'on se contente de peu.

Michel revint au début du message et lut les lignes suivantes, écrites en français :

Mon cher frère en Christ,

Tu sais que j'ai consacré ma vie à l'étude des ouvrages et manuscrits rares de la bibliothèque du monastère. J'y cherchais une clé me permettant de déchiffrer le texte de la Révélation de saint Jean, qui m'a toujours semblé receler un message secret.

Cette clé, je l'ai enfin trouvée. Et j'ai décrypté le message.

Son contenu est bouleversant.

Tu comprendras que je ne puis t'en livrer la teneur par courrier. Si jamais ce dernier était intercepté, cela créerait un vent de panique dans le monde. Je ne peux prendre un tel risque.

C'est pourquoi je te prie instamment de me rejoindre ici aussi vite que tu le pourras. Je te dévoilerai tout dans l'intimité de ma chère bibliothèque, loin des regards et des oreilles indiscrètes.

Fais vite, je t'en supplie. J'ai hâte de me décharger de ce fardeau. J'aspire plus que jamais au repos éternel dans les bras du Seigneur. Je suis resté trop longtemps

ici-bas. Mais j'avais une mission à remplir. C'est chose faite. À présent, à toi de prendre le relais. Tu es la seule personne en qui j'ai suffisamment confiance pour lui livrer sans arrière-pensées le fruit de mes recherches.

Je t'attends, mon cher frère en Christ,

Père Alexis

Michel relut plusieurs fois le billet, pesant chaque terme, attentif à chaque phrase. Mais il n'y trouva pas d'indices particuliers. S'il voulait en connaître le fin mot, il n'y avait qu'une solution : obéir à l'étrange invitation du bibliothécaire et le rejoindre à Patmos.

Il serait heureux de revoir son vieil ami – même si ce dernier avait un tempérament plutôt maniaque et obsessionnel. Il pouvait discuter des heures durant d'un point de linguistique ou de la datation d'un incunable, mais ignorait ce qui se passait au-delà des limites de la forêt de livres où il avait établi son antre. Cela n'était pas pour déplaire à Michel, lui-même versé dans les finesses des exégèses et des textes comparés, mais il estimait qu'il y avait d'autres sujets de conversation et d'autres plaisirs dans l'existence que l'analyse scrupuleuse des documents anciens. Si le père Alexis le pressait de venir, c'était sans doute pour lui farcir le cerveau des théories plus ou moins fantaisistes qu'il avait échafaudées au fil des années. Michel n'était pas sûr d'avoir la patience nécessaire pour écouter docilement ce que le vieil homme tenait tant à lui livrer. Il avait des problèmes beaucoup plus urgents

à résoudre. Et puis, voyager en plein été, au milieu des touristes, représentait un sacrifice au-delà de ses forces.

Il savait qu'il était inutile d'espérer s'en sortir avec un coup de fil. Lorsqu'on tentait de joindre le monastère, la sonnerie résonnait la plupart du temps dans le vide. Entre les horaires des offices et ceux des visites, sans compter les prières et les activités diverses remplissant le quotidien des moines, ceux-ci n'avaient guère le loisir de répondre. Et même s'il parvenait, à force d'insistance, à contacter l'un des frères, ce dernier serait incapable de persuader le père Alexis de venir prendre le combiné. Le bibliothécaire estimait que le téléphone était une invention du diable et aurait préféré s'exposer au martyre ou à la torture plutôt que d'utiliser cette technologie maléfique. Quant à Internet, il ne fallait même pas y songer. Le vieux moine vivait en communion avec les pères de l'Église des premiers siècles de la chrétienté et refusait ce qui avait pu advenir après le premier concile de Nicée, en 325. Les presque deux mille années suivantes ne l'intéressaient pas. Le fait d'écrire une lettre et de la confier à la Poste représentait déjà à ses yeux une concession suprême. Alors, téléphoner...

Michel poussa un soupir. La perspective de prendre l'avion puis le bateau pour se rendre sur cette île isolée ne le réjouissait guère, mais il ne pouvait se permettre de laisser la supplique du père Alexis sans réponse. Ce dernier avouait un âge plus que canonique. Ce serait peut-être la dernière fois qu'il le verrait.

Après tout, il lui suffirait de programmer un court séjour, juste le temps d'écouter le mystérieux message du moine. Il replia la lettre du père Alexis et la rangea dans son enveloppe bleue. En consultant sa montre, il réalisa qu'il était bientôt l'heure de son déjeuner avec Sofia. Cela lui ferait le plus grand bien.

Michel devait retrouver Sofia au restaurant La Crète, situé en bas de la rue Mouffetard, au sud du V^e arrondissement. Dans les années 1970, cette artère était devenue le refuge de nombreux Grecs ayant fui la dictature des colonels. Ils avaient reproduit l'équivalent du quartier historique de Pláka, à Athènes, où se trouvaient concentrés les tavernes et vendeurs de souvlakis et de gyros. Mouffetard était devenu une petite Grèce, comme Montparnasse était une petite Bretagne. Les restaurants se suivaient et se ressemblaient tous, avec leurs spécialités convenues – salades grecques, moussaka, ouzo et vin résiné –, leurs bouzoukis électrifiés et leurs rabatteurs aux sourires enjôleurs invitant les passants à entrer. Peu à peu, les mezzés avaient été remplacés par des crêpes, des fondues savoyardes, des sushis et des fast-foods. De la petite Grèce ne demeurait guère que La Crète, fondé voici près de quarante ans par quelques amis qui, contre vents et marées, accueillaient toujours leurs clients au son des mélodies de Theodorákis. Le

vendredi et le samedi soir, ils allaient jusqu'à inviter des musiciens grecs, rares rescapés de l'invasion du rap et du raï, qui continuaient à égrener les rythmes syncopés des vieux rebétika sur leurs baglamas. Comme dans les tavernes du Pirée, les habitués glissaient des billets sous les cordes des instruments et cassaient des assiettes pour marquer leur euphorie. Un lieu figé dans le temps qui ne pouvait que convenir aux goûts traditionnels de Michel Samarcande.

Il arriva le premier. Le patron, Georgios, l'accueillit chaleureusement, comme de coutume. Michel et Sofia déjeunaient ici chaque semaine et étaient inévitablement reçus avec le même enthousiasme délirant que s'ils s'étaient absentés vingt ans.

— *Gia sou, Michali mou! Ti kaneis, paidi*¹ ?

Le Grec lui donna une virile accolade en le gratifiant de force tapes dans le dos.

— Je vous ai installés à votre table habituelle, poursuivit le restaurateur. Sous le disque de Phaistos. Je te sers un ouzo ?

— Oui. Les cours sont finis, je n'ai pas besoin d'avoir toute ma tête...

Georgios poussa un rugissement de rire, comme si Michel venait d'émettre la pensée la plus drôle du monde. Dans la minute qui suivit, le professeur de paléographie était attablé devant son apéritif et une

1. « Bonjour, mon Michel ! Comment vas-tu, mon enfant ? »
Ce dernier mot est un terme affectueux souvent employé entre Grecs, quel que soit leur âge.

coupelle remplie d'olives marinées. Les haut-parleurs diffusaient en sourdine un morceau de Xilouris, l'un des plus grands joueurs crétois de lyra. Sur les murs, des évocations de la culture minoenne, des fresques sur fond ocre, Minotaure, palais de Minos et, comme l'avait précisé le maître des lieux, reproduction géante du disque de Phaistos, lui-même conservé au musée archéologique d'Héraklion.

Georgios ne demeurait pas en place. Il passait de table en table pour renouveler les corbeilles de pain ou les carafes d'eau, avait un petit mot gentil ou un sourire pour chacun. Une vraie mère poule, se dit Michel. Toutefois, cette attitude était en tout point conforme aux règles de l'hospitalité hellène. En Grèce, dans le moindre tripot ne payant pas de mine, vous étiez choyé comme si vous faisiez partie de la famille. On vous réservait les meilleurs morceaux, on vous offrait les fruits, l'apéritif et le digestif, et lorsque vous quittiez les lieux, on vous raccompagnait en formulant pour vous et votre parentèle des vœux de bonheur, de réussite et d'amour témoignant d'une longue amitié, même si c'était la première fois que vous mettiez les pieds dans cet endroit.

— Alors, Michel, c'est les vacances ? lança Georgios en revenant sur ses pas. Tu vas partir un peu ?

— Oh, tu sais, moi, les vacances... Pourquoi chercher ailleurs ce qu'on a sous la main ?

— Tu as raison, mon ami ! Tu peux faire la Grèce du nord au sud et d'est en ouest, tu trouveras jamais un restaurant aussi bon que La Crète !

Nouveau rire homérique du joyeux patron. Michel leva son verre d'ouzo à hauteur de son front pour porter un toast à son hôte.

— *Yassou, Michali mou!* À ta santé, Michel! Que tu vives cent ans et que ta barbe ne tombe jamais!

Le restaurateur avait un répertoire très varié de vœux de bonne santé, sans que l'on puisse déterminer s'il s'agissait de traductions de formules traditionnelles ou du pur fruit de sa fantaisie et de son imagination. Michel s'était souvent dit qu'il devrait les noter et en faire une sorte de florilège. Mais il n'en avait jamais eu le temps.

Sofia entra sur ces entrefaites. Elle eut droit elle aussi aux compliments exubérants du restaurateur.

— Sofia, *mátia mou*¹! Tu es belle comme la lune un soir d'été sur la mer Égée! Ton chéri t'attend! Je te sers un ouzo, à toi aussi?

— C'est pas mon chéri, rétorqua la jeune femme. Il est trop vieux pour moi. Mais je veux bien un ouzo, oui. Sans eau mais avec deux glaçons.

— Trop vieux pour toi? Tu verras, *moró mou*², un jour, vous vous marierez. Et vous ferez la noce à La Crète! C'est moi qui payerai le champagne!

— Dans tes rêves, mon gros... Quoique, si le champagne est gratos, je garderai peut-être la noce.

1. « Mes yeux », une autre formulation familière courante dont usent entre eux les Grecs pour signifier leur amitié ou leur tendresse.

2. « Mon bébé », encore une formule amicale ou tendre.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EUCN000828.N001
Dépôt légal : septembre 2018

